

COMMUNIER AU SANG DE L'ALLIANCE

Tous les trois ans, la liturgie du Corps et du Sang du Christ attire notre attention sur le sang de l'alliance : une manière d'exprimer que la fête ne se limite pas à vénérer le Corps du Christ présent dans l'hostie. L'éclairage théologique et spirituel apporté par les trois lectures élargit notre horizon et nous permet de conclure à l'importance de la communion à la coupe.

En ce temps de Jubilé, ne serait-ce pas une démarche prioritaire à mettre en œuvre dans les paroisses, non pas occasionnellement, mais habituellement ?

Communier à la coupe est un geste par lequel nous faisons mémoire de la Pâque du Sauveur ; un geste de foi qui nous situe dans la longue lignée des croyants se réclamant du Dieu d'Abraham. « Voici le sang de l'Alliance ! », tels furent les mots prononcés par Moïse quand il aspergeait le peuple avec le sang des victimes, après avoir proclamé les paroles divines entendues au Sinaï. Il y avait déjà un lien très fort entre les commandements reçus et l'engagement à les respecter ; une question de vie ou de mort.

A plus forte raison avec Jésus, le nouveau Moïse ! Il reprend ces paroles, à la veille de mourir comme l'Agneau pascal immolé : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, répandu pour la multitude » et pas seulement pour Israël. Les temps nouveaux sont ceux de l'universel salut.

Communier à la coupe est aussi une démarche de conversion. L'Épître aux Hébreux (9,11-15) nous l'explique : il ne s'agit plus maintenant d'être purifiés de simples souillures extérieures par un rite d'aspersion ; c'est le cœur qu'il faut purifier. Jésus nous introduit dans le royaume de l'intériorité. Son sang nous est donné comme une boisson destinée à nous pénétrer et à nous vivifier au plus profond de nous-mêmes : « Si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous » (Jn 6, 53).

Et pourtant, ce n'est pas du sang que nous buvons, mais du vin, sang de la vigne. Logiquement, ce sang devrait être la sève ; mais on ne boit pas la sève. Jésus nous introduit dans une symbolique qui valorise le fruit de la vigne ; il est lui-même la vraie Vigne, celle qui porte beaucoup de fruit par l'amour manifesté envers le Père.

Dès lors, communier à la coupe devient geste d'amour. Nous signifions notre volonté d'entrer dans le grand mouvement de charité qui a conduit le Christ à donner sa vie pour ceux qu'il aime. La coupe qu'il avait peur de boire, il en a accepté le défi, et il l'a bue jusqu'à la lie, par communion à la volonté du Père : « non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Mt 26,42). Lui, l'Aîné d'une multitude de frères, il nous fait grandir dans la fraternité du sang qui nous lie à nos semblables.

Communier à la coupe est également un geste d'espérance. Nous étanchons notre soif de la vraie vie en accueillant « le bonheur qui vient de Jésus, l'unique Grand Prêtre » (Hé, 9,11). Il nous fait goûter les prémices du festin promis, vin nouveau, sacrement de la joie que nul ne pourra nous enlever.

L'eucharistie dominicale, ou plus fréquente, devient le temps où « l'Époux est encore avec nous, et alors il ne convient pas de jeûner » (Mt 9,15) ; même pas du vin sacramentel. Viendra la semaine au sein du monde, là où les amis de l'Époux connaissent le jeûne d'une certaine absence, ou d'une présence plus cachée.

Communier à la coupe, oui, et surtout ne pas s'en priver ! Sinon comment chanter à notre Père : « *Au partage du festin/ ouvre-nous ta main/ donne-nous ton vin/ Sang de Jésus Christ qui fait revivre* » (D 366).

Claude BERNARD